

LE DOCTEUR PAUL MICHAUX, 1854-1923
Chirurgien des Hôpitaux de Paris.
Fondateur de la Fédération des Patronages de France

par le Docteur François JUNG, membre associé libre

UNE JEUNESSE MESSINE

Le 16 novembre 1854 naissait au 8 rue Mazelle, dans un vieux quartier de la ville de Metz, un jeune garçon, Paul-Marie Michaux, qui devait poursuivre une brillante carrière de chirurgien et consacrer une grande partie de sa vie à faire le bien en créant deux grandes œuvres.



Maison natale de Paul Michaux, rue Mazelle à Metz

LE DOCTEUR PAUL MICHAUX, 1854-1923

Il voyait le jour dans une famille médicale honorablement connue à Metz. Son grand-père, Michel, né en 1789, servit sous l'Empire en tant qu'officier de santé et fit la campagne d'Espagne. Retraité, il se fixa à Metz, où il exerça la médecine avec une préférence pour l'obstétrique.

Son fils Victor, né le 20 mars 1828, après ses études secondaires au lycée de Metz, suivit pendant deux ans les cours de l'école de Santé de Metz(1) avant d'être affecté en 1848 au Val de Grâce, puis en 1851 aux Invalides. Ayant renoncé à une carrière militaire, il poursuivit ses études de médecine à Nancy et soutint en 1852, à Strasbourg, sa thèse de doctorat. Il s'installa à Metz en 1852 où il développa une importante clientèle. Nommé médecin des hospices civils il dirigea le service de chirurgie de l'hôpital N.D. de Bon Secours. Il fut admis à la Société des Sciences médicales de la Moselle(2) dont il fut élu président à deux reprises, en 1864 puis en 1870. Parmi les nombreuses publications qu'il présenta, il y a lieu de relever une communication en 1861 intitulée «*Essai sur l'hygiène et la pathologie de l'enfance à Metz*», dans laquelle il donnait des conseils utiles sur l'éducation des enfants et insistait tout particulièrement sur l'intérêt de l'éducation physique. Il abordait ainsi un sujet qui allait, plus tard, soulever l'intérêt de son fils.

Catholique convaincu, il était, depuis son adolescence, membre de la Conférence Saint-Vincent de Paul. Ardent patriote, il avait durant le siège de Metz prodigué ses soins à l'hôpital du Polygone où furent admis 5000 blessés entre le 14 août et le 15 novembre 1870. Lors de la reddition de Metz, le 29 octobre, il mit à l'abri un fragment du drapeau du premier régiment des Voltigeurs de la Garde qu'il conserva précieusement. Sa conduite exemplaire lui valut l'attribution de la croix de la Légion d'honneur.

Victor Michaux avait épousé en 1853 Marie Lavalade, née en 1831 à Thionville, fille d'un adjudant qui fit la campagne de Russie au cours de laquelle il contracta des gelures des pieds. Le couple eut sept enfants ; seul Paul survécut, les autres décédèrent en bas âge ou au cours de leur adolescence.

Né sous de tels auspices, il n'est pas surprenant que Paul Michaux se soit orienté vers la médecine, ait manifesté durant toute sa vie un ardent patriotisme et se soit comporté comme un catholique convaincu.

Agé de 7 ans, le jeune Paul fut admis en 1861 en classe de 8e au Collège Saint-Clément de Metz (3). Il y fut un élève sérieux, attentif, remportant de nombreux prix comme le montre la lecture des palmarès de l'époque. Il fut souvent «chef de camp» lors des «concertations»(4). Excellent camarade, il fut à plusieurs reprises récompensé par le prix de

LE DOCTEUR PAUL MICHAUX, 1854-1923

sagesse, décerné, selon l'usage, par les élèves. Les vacances scolaires se déroulaient en famille, dans une propriété que Victor Michaux avait acquise au Sablon, alors petit village jouxtant la métropole.

Paul Michaux d'une piété exemplaire fut admis à la Congrégation de la Sainte-Vierge(5). Le diplôme qui lui fut délivré à cette occasion, alors qu'il était élève de rhétorique (première) est signé par Ferdinand Foch(6), élève en classe préparatoire à Polytechnique et « préfet » de cette congrégation. De cette époque naquit une amitié entre les deux hommes qui devait rester sans failles.

Pendant le siège de Metz le jeune Michaux, alors âgé de 16 ans, aida son père aux soins des blessés dans l'ambulance dont il avait la charge. Il fut ainsi initié aux misères de la guerre et à la noblesse de l'acte médical.

La rentrée des classes s'effectua au Collège Saint-Clément, le 7 janvier 1871. Une partie des locaux était occupée par une ambulance, mais cependant 95 élèves, dont Michaux qui fréquentait alors la classe de philosophie, purent y être accueillis et suivre une scolarité normale. La famille était restée à Metz où Victor Michaux poursuivit son activité médicale. L'espoir de voir un jour la délivrance se lever sur leur ville était toujours vivant chez les Messins mais le 10 mai la cité était livrée à l'ennemi en vertu des dispositions du traité de Francfort (7). Victor Michaux opta pour la France en août 1872 et quitta Metz de façon définitive pour s'installer à Paris 6, rue du Vieux Colombier.

PAUL MICHAUX, ETUDIANT EN MEDECINE A PARIS

Alors qu'il résidait avec sa famille dans la capitale, le moment était venu pour Paul Michaux, titulaire depuis peu de son baccalauréat, de choisir une carrière. Il avait songé initialement à entrer dans l'armée, mais finalement il suivit les conseils de son père et décida de devenir médecin.

En 1872, il s'inscrivit donc à la faculté de médecine de Paris et fréquenta aussitôt en tant que « rroupiou » (8) le service de chirurgie de Labbé, dont il sera plus tard le collaborateur.

Il travailla avec acharnement et se mit aussitôt à la préparation des concours hospitaliers ; ses efforts furent couronnés de succès : il fut reçu troisième au concours de l'externat en 1874. Il interrompit alors ses études du 1^{er} novembre 1874 au 1^{er} novembre 1875 afin d'effectuer, en tant que volontaire d'un an, son service militaire dans un régime d'infanterie où il obtint le grade de caporal.

LE DOCTEUR PAUL MICHAUX, 1854-1923

Dégagé de ses obligations militaires, il se mit sans tarder à la préparation de l'internat. C'est alors qu'il songea à fonder avec quelques camarades également candidats à ce concours, un groupe de travail en commun. Il dut concourir à plusieurs reprises : nommé interne provisoire en 1877 et en 1878, il fut enfin nommé titulaire à la 9^e place en 1879. Il fut alors successivement l'élève de Damaschino à Laënnec, Labbé à Lariboisière, Gosselin à La Charité, Duplay à Lariboisière.

Il poursuivit également à la Faculté une carrière d'anatomiste. Il fut nommé aide d'anatomie en 1880 et approcha ainsi l'illustre Farabeuf (9) qui l'appréciait beaucoup malgré leurs divergences dans le domaine spirituel. En effet, Paul Michaux ne faisait pas mystère de son appartenance à la religion catholique et militait depuis le début de ses études dans plusieurs organisations confessionnelles : conférence de Saint Vincent de Paul et Patronage de Nazareth. En 1883, il fut reçu au concours de prosecteur (10), ce qui lui permit d'enseigner aux étudiants cette anatomie qu'il affectionnait tout particulièrement. En 1884 il soutint sa thèse de doctorat, consacrée au cancer de la parotide.

Entre-temps, Paul Michaux avait épousé en 1886 Christiane Didion, fille d'un médecin messin qui avait été l'ami de son père et qui avait émigré en 1872 à Nancy. Le jeune marié avait alors occupé un appartement jouxtant celui de son père. Après qu'il eut soutenu sa thèse il s'installa rue des Saints Pères.

LE CHIRURGIEN

Aimant l'enseignement, Paul Michaux avait songé à poursuivre une carrière universitaire. Il fut candidat à deux reprises en 1886 et 1889 au concours d'agrégation en chirurgie mais il ne fut pas nommé. En revanche, il fut reçu au concours de 1888, chirurgien au Bureau central des Hôpitaux de Paris. Il fut alors, à Beaujon, l'assistant de Labbé dont il avait été le stagiaire au début de ses études. En 1896 il devint chef de service à l'hospice d'Ivry. Il fut transféré à Broussais en 1897 puis en 1901 à Lariboisière pour obtenir le poste de Beaujon en 1904. Il ne quitta plus cet établissement jusqu'à sa mise à la retraite en 1916.

La réputation de Paul Michaux lui permit de bénéficier d'une clientèle privée. Cependant il ne chercha jamais à la développer. Très modéré dans la fixation du montant de ses honoraires il avait l'habitude d'en verser une partie non négligeable à ses oeuvres, en particulier à la Conférence de Saint Vincent de Paul. Il n'eut pas d'enfant et vivait très simplement n'ayant pas de gros besoins à satisfaire.

LE DOCTEUR PAUL MICHAUX, 1854-1923

Il collabora, par ailleurs, pendant quelque temps au fonctionnement de l'hôpital Saint-Michel, fondation catholique, mais des incompatibilités d'humeur avec ses collègues et ses obligations de chef de service à l'Assistance publique qu'il assura avec zèle, ne lui permirent pas de poursuivre cette activité.

Le début de la carrière de Michaux coïncide avec l'essor de la chirurgie rendu possible grâce aux progrès de l'anesthésie, et à l'apparition de mesures permettant de mettre fin à la redoutable infection postopératoire. Il connut successivement durant son internat l'antisepsie, préconisée par Lister dès 1867 et introduite en France en 1875 par Lucas-Championnière, puis à partir de 1878 l'asepsie recommandée par Pasteur. Chef de service, il tint à mettre en oeuvre les règles de désinfection par la chaleur de tout le matériel opératoire préconisées par ce dernier et fut l'un des premiers à faire installer dans son service un autoclave. Il se préoccupa des questions d'anesthésie et préconisa le retour à l'anesthésie à l'éther qui avait été supplantée par celle au chloroforme, certes plus puissant, mais également plus dangereux.

La chirurgie qui était, jusqu'à cette époque, réservée à la pathologie externe et aux interventions d'urgence, put, grâce à ces progrès, voir s'ouvrir un champ nouveau. Il en fut ainsi tout particulièrement de la chirurgie abdominale qui eut longtemps la préférence de Paul Michaux. Alors qu'il n'était encore que prosecteur, il prit parti pour l'intervention précoce dans le traitement des plaies et contusions de l'abdomen. S'opposant au dogme de «l'expectative armée» qui était érigé jusque là dans ce type d'affection, il préconisa la laparotomie d'urgence. Il défendit plus tard, lors du Congrès de chirurgie de 1897, cette règle encore battue en brèche par un certain nombre de praticiens. Persuadé de mener le bon combat, il ne cessa pas de plaider en faveur de la chirurgie d'urgence, attitude qui, de nos jours, est devenue indiscutable. Cette règle de l'opération sans délai lui permit de publier en 1894 le premier cas d'intervention d'urgence en France pour perforation d'ulcère gastroduodénal. Ses constatations opératoires servirent à Dieulafoy pour sa célèbre étude sur «l'ulcus simplex». Très intéressé par la chirurgie des voies biliaires, il fut le premier à réaliser en France en 1893 une cholécystectomie. Il s'attaqua également à la lithiase de la voie biliaire principale et démontra, contrairement à ce que soutenait Terrier, qu'il était possible de réaliser une suture étanche du canal cholédoque après ablation de calculs. Il s'intéressa aussi aux traumatismes thoraciques, après avoir obtenu la guérison par suture d'une plaie du poumon et recommanda la règle de l'intervention précoce devant toute plaie de poitrine.

Il manifesta également son intérêt pour l'instrumentation et c'est dans son service que Michel mit au point ces agrafes métalliques qui furent

LE DOCTEUR PAUL MICHAUX, 1854-1923

utilisées pour la suture cutanée par des générations de chirurgiens, avant d'être remplacées de nos jours par des matériels plus performants, mais dont le principe reste le même.

Sous un abord froid et réservé, Michaux cachait une nature d'une grande bonté, une grande intelligence et une forme d'esprit peu commune. Il aimait passionnément son métier, examinant consciencieusement les malades qui lui étaient confiés, réalisant ses interventions avec un savoir-faire qui tenait de sa formation d'anatomiste. Il ne laissait à personne le soin de suivre ses opérés. Son collègue, Jalaguier, lui rendit hommage en le définissant comme «*un chirurgien sage et prudent autant qu'opérateur habile*».

Il fut un excellent maître pour ses internes sachant les conseiller, sans jamais faire preuve d'autoritarisme. Il entretint également d'excellentes relations avec ses collègues. Parmi ceux-ci il appréciait tout particulièrement Hennequin, lui aussi d'origine messine, avec lequel il aimait à s'entretenir de leur Lorraine natale.

Michaux fut élu membre titulaire de la Société de chirurgie en 1893 (11) et exerça les fonctions de secrétaire général de cette société savante de 1901 à 1906. Il en fut l'un des membres les plus actifs, se faisant un devoir d'assister à toutes les séances. Ses communications y furent nombreuses, toujours marquées du bon sens. Il y défendait ses idées avec conviction et avec un grand talent de persuasion. En 1916 alors qu'il en était vice-président, il remplit les fonctions de président de cette société, en l'absence du titulaire, Picque, servant à l'Armée d'Orient.

Michaux fut également membre de l'Association française de chirurgie dès sa fondation en 1885 (12). Il fréquenta assidûment les congrès annuels. En 1897, il y défendit sa conception du traitement chirurgical des traumatismes abdominaux.

En 1916, Michaux, atteint par la limite d'âge, quitta son poste hospitalier. L'honorariat lui fut confié par le Conseil de surveillance de l'Assistance publique le 30 novembre. Il avait, au cours de sa carrière hospitalière, été porté sur une liste des membres du corps médical de l'Assistance publique susceptibles de recevoir la Légion d'honneur. Michaux avait refusé cette distinction ne voulant pas qu'elle lui fut décernée par un ministère dirigé par Combes dont la politique anti cléricale l'avait révolté. Il fut honoré beaucoup plus tard au titre de sa participation à la vie associative.

Michaux, n'ayant plus d'activité chirurgicale, fut alors en mesure de se consacrer entièrement aux deux grandes oeuvres dont il fut le promoteur.

MICHAUX, FONDATEUR DE LA CONFERENCE LAËNNEC

En 1873, alors qu'il était en deuxième année de médecine, Michaux prit l'initiative de grouper autour de lui quelques camarades d'étude afin de faciliter le travail en commun, en vue de la préparation des concours hospitaliers. Ce rassemblement se fit dans le cadre d'une congrégation d'étudiants de plusieurs disciplines, de même croyance religieuse, fondée en 1852 par le père jésuite Olivaint et connue sous le nom de Réunion de la rue de Sèvres. Cette association avait en quelque sorte repris la tradition de la «Congrégation»(13) qui avait été l'objet, au début du siècle, de tant de critiques.

C'est sous l'impulsion de Michaux, avec l'aide du R. P. Herpin, que fut fondée une conférence réservée aux médecins, qui fut placée sous le patronage de Laënnec(14). En 1878, année de réception de Michaux au concours de l'internat, elle groupait douze membres. Elle disposait alors d'une salle de réunion et d'une bibliothèque. En 1879 forte de trente-cinq adhérents, elle fut inaugurée officiellement ; Michaux en fut le premier président.

Les étudiants groupés dans cette conférence partageaient une identité de vue concernant les valeurs chrétiennes. Les séances de travail commençaient par la prière et les membres assistaient en groupe, deux fois par mois, à la messe du dimanche. Michaux se fit un devoir de participer de façon régulière à l'enseignement des jeunes. Argumentant les questions des candidats à l'externat et à l'internat, il montrait comment il fallait présenter les choses. Cette formation s'avéra efficace et rapidement la conférence, familièrement appelée «conférence Michaux», jouit d'une grande réputation, non seulement auprès des étudiants en médecine, mais également auprès des médecins confirmés, préparant les concours hospitaliers et universitaires. En 1900 alors que la conférence comprenait près de deux cents membres, Michaux pouvait se prévaloir d'avoir contribué à la nomination de cinq chirurgiens et trois médecins aux concours des hôpitaux de Paris et de nombreux chefs de service en province.

Entre-temps cette institution fut éprouvée dans sa direction spirituelle lorsqu'en 1880 les Jésuites furent expulsés de France. Elle dut alors quitter la rue de Sèvres et trouva refuge à l'Institut Catholique, puis rue des Saint-Pères. En 1900, elle fut installée au 12, rue d'Assas, où se trouve toujours son siège(15).

En 1919, Michaux fonda l'association des anciens restés fidèles à l'institution qui prit le nom de «Fondation Laënnec». Il en resta président jusqu'à son décès en 1923 ; il fut alors remplacé par le D^r Okynzic, également chirurgien des hôpitaux de Paris.

**PAUL MICHAUX,
FONDATEUR DE LA FEDERATION GYMNASTIQUE ET
SPORTIVE DES PATRONAGES DE FRANCE**

L'autre grande œuvre de Michaux concerne la promotion de l'éducation physique et sportive grâce à la réalisation d'une fédération des patronages de France.

Le goût pour les exercices physiques apparut en Grande-Bretagne au début du XIX^e siècle, mais il fallut attendre la fin de ce siècle pour que le sport prenne un essor identique sur le continent. Il resta longtemps le privilège d'une classe aisée, qu'il s'agisse d'activités individuelles ou de sports d'équipe. L'éducation physique était par ailleurs très négligée dans les écoles et les lycées. C'est alors que les patronages s'y intéressèrent.

Ces institutions naquirent au milieu du XIX^e siècle à l'époque où l'industrialisation draina vers les villes une importante masse d'ouvriers d'origine rurale, soumis alors à des conditions de vie souvent misérables dans les agglomérations urbaines. Les patronages se donnèrent pour mission de veiller sur les jeunes issus de ces milieux défavorisés, en les occupant les jours de congé à des activités physiques. Ils furent créés par des associations laïques soutenues par les municipalités, ou confessionnelles, régies par les paroisses. Le premier patronage catholique fut celui d'Auteuil fondé par F. Hébrard.

Alors qu'il se trouvait en deuxième année de médecine, Michaux prit la direction du patronage de l'Œuvre Notre-Dame de Nazareth qui regroupait 500 jeunes garçons et qui organisait le dimanche et le jeudi après-midi des activités sportives et de gymnastique. Une éducation morale et religieuse était dispensée dans le cadre de cette organisation. Elle veillait aussi à faire de ses adhérents des patriotes et organisait la préparation militaire. A ce titre elle réalisait des fêtes au cours desquelles les jeunes, déguisés en soldats, reconstituaient des épisodes des campagnes coloniales de l'époque. Malheureusement Michaux qui s'était beaucoup investi dans la direction de ce patronage, fut sans doute jugé trop encombrant, ce qui entraîna son départ en 1897.

Cependant cet échec ne lui fit pas renoncer à son projet de créer une fédération des patronages. Bien qu'une Commission des patronages, publiant un bulletin mensuel, eut été instituée en 1889, les efforts de ceux-ci restaient dispersés. Profitant d'une réunion de travail le 15 décembre 1897, au cours de laquelle il présenta un rapport sur l'éducation physique, Michaux proposa à ce comité de rassembler les patronages en vue de l'organisation d'un concours annuel de gymnastique. Il obtint un avis favorable de l'ensemble des personnes présentes.

LE DOCTEUR PAUL MICHAUX, 1854-1923

Le premier concours eut lieu le 24 juillet 1898 à Issy-les-Moulineaux. Ce fut une réussite : 4000 spectateurs assistèrent aux évolutions de 600 gymnastes appartenant à 25 associations. Le succès de cette manifestation conforta Michaux dans son intention de fonder une union et en 1898 la «Fédération gymnastique et sportive des patronages de France» était née.

Cette association prit alors un essor rapide : le 8 décembre 1900, deux ans après sa création, elle fut en mesure de réunir 1800 gymnastes lors d'une fête réalisée à l'occasion de l'Exposition universelle ; à l'issue de celle-ci un grand prix lui fut remis. En 1903, elle fut reconnue par les pouvoirs publics. Cette même année, vit naître le premier numéro d'un journal «les Jeunes» qui parut régulièrement, de façon hebdomadaire, à partir de mars 1905. L'éditorial était écrit la plupart du temps par Michaux : court, précis, il était rédigé avec soin. Le journal donnait des conseils sur la pratique des sports, annonçait les compétitions et en publiait les résultats.

Bien qu'il fut entouré de collaborateurs de qualité, Michaux qui ne voulait pas déléguer son autorité, s'occupait personnellement de toute l'organisation. Il donnait les directives et se préoccupait des moindres détails, allant jusqu'à décider de la confection des drapeaux, ou des tenues de sport. Médecin, il étudia tout particulièrement les questions de physiologie et d'hygiène sportive ; il fut le premier à préconiser l'obligation du contrôle médical des activités sportives. Esthète, il se préoccupa également de l'harmonie des gestes, en particulier dans l'exécution des mouvements collectifs de gymnastique.

Les activités physiques pratiquées par les associations étaient des plus diverses. Cependant si la gymnastique, dite suédoise, avait la priorité, les sports collectifs n'étaient pas négligés, en particulier la pratique du football ainsi que celle du basket qui venait d'apparaître en France, furent vivement encouragées. Les associations se chargeaient également de l'enseignement de la musique, ce qui leur permettait d'assurer l'existence de fanfares, destinées à animer défilés et concours. La formation religieuse était bien entendu une des préoccupations de ces patronages. Les concours annuels débutaient toujours par une messe solennelle.

Michaux prévoyant le conflit qui allait bientôt opposer la France et l'Allemagne voulut contribuer à former une jeunesse française capable de s'opposer, le moment venu, aux milliers d'athlètes disciplinés, formés par les sociétés de gymnastique allemandes. Il fit ainsi participer la Fédération à la préparation du «Brevet spécial d'Education militaire» permettant à son possesseur, dans le cadre de la loi de «deux ans», de devenir plus rapidement sous-officier, et même officier de réserve, après dix huit mois de présence au corps. Une brochure vendue 0 F 50, permettant la

LE DOCTEUR PAUL MICHAUX, 1854-1923

préparation de l'examen, était éditée par la Fédération. Ces efforts furent efficaces ; ils permirent de fournir à l'armée française durant la guerre qui devait éclater en août 1914 plus de 100 000 cadres.

La Fédération joua un rôle dans la rédaction du serment olympique. Pierre de Coubertin, fondateur des Jeux olympiques, avait songé à la rédaction de cet engagement, mais n'avait recueilli que des avis défavorables dans les milieux sportifs. C'est à l'issue de la fête de la Fédération, en 1906, qu'il adressa à son secrétaire général, Claude Simon, une lettre préconisant l'institution du serment. Soutenue par la F.G.S.P., cette idée fit rapidement son chemin, en particulier dans les milieux laïcs qui s'étaient montrés les plus réfractaires à cette proposition et le principe du serment fut adopté par le Comité olympique.

L'action de Michaux ne fut pas sans lui valoir un certain nombre de manifestations d'hostilité. Celles-ci provenaient des autorités civiles, en particulier au début du XX^e siècle où furent mises en œuvre les mesures anticléricales accompagnant la séparation de l'Eglise et de l'Etat en 1904. C'est ainsi qu'un ministre de l'intérieur menaça le maire d'une grande ville de l'est de lui retirer les subventions promises pour un concours de gymnastique, au cas où la Fédération y participerait. Il fit également refuser par les compagnies de chemin de fer une réduction de tarif, accordée pour le déplacement des gymnastes à l'occasion d'un concours. Cette attitude fut aussi celle de certains militaires : un commandant de corps d'armée, décida de consigner les militaires susceptibles de participer aux activités de leurs patronages au cours de leurs permissions.

Il n'est pas jusqu'à certains milieux ecclésiastiques qui n'aient manifesté leur opposition envers les associations sportives. L'Eglise avait longtemps méprisé le corps, porteur de vice, et considéré les loisirs comme une perte de temps ; ces conceptions étaient encore largement répandues à la fin du XIX^e siècle. L'Eglise prit une attitude plus conciliante après que le Pape Pie X eut pris nettement position en faveur de l'éducation physique et manifesté son intérêt à cet égard, en organisant en 1905, au Vatican, un congrès de sportifs chrétiens.

Ayant surmonté successivement tous ces obstacles, Michaux eut la joie de voir sa fédération croître de façon régulière. Les concours organisés chaque année dans des villes différentes rassemblèrent de plus en plus d'adhérents.

Afin de se rapprocher de sa ville natale, Michaux tint à organiser deux réunions à Nancy, l'une en 1909, l'autre en 1911. Cette dernière fut particulièrement importante en raison de son caractère international. La Fédération qui groupait alors 1004 sociétés en France fit en effet, pour la première fois, appel à des sociétés étrangères provenant d'Alsace, Belgique,

LE DOCTEUR PAUL MICHAUX, 1854-1923

Hollande, Irlande, Italie, Canada. Ce concours international de gymnastique rassembla ainsi 8500 athlètes dans la capitale lorraine. A l'issue de la manifestation, Michaux accueillit les représentants des vingt-cinq délégations étrangères et constitua avec eux l'UIOCEP (union internationale des œuvres catholiques d'éducation physique) dont la vice-présidence lui fut confiée. En décembre 1911, les délégués de cette union se réunirent à Rome en vue d'établir leurs statuts. Pie XI leur manifesta à cette occasion son accord et leur prodigua ses encouragements à poursuivre leur activité.

Durant cette même année 1911, le patient labeur de Michaux dans le milieu scolaire aboutit à la constitution de l'UGSEL (union gymnastique et sportive de l'enseignement libre). Cette filiale de la Fédération visait au développement de l'éducation physique dans les établissements libres qu'ils fussent d'inspiration confessionnelle ou laïque. Un des premiers vice-président en fut Henri de Gaulle, père du général, directeur du cours Fontanes. Ce mouvement resta lié à la Fédération jusqu'au conflit de 1939. Depuis la Seconde Guerre mondiale il a sa propre organisation.

La guerre de 1914 interrompit les activités de la Fédération. Elle perdit au cours du conflit 25 000 adhérents. Dès la paix revenue, elle reprit son essor et put bientôt faire état de 1500 sociétés groupant 200 000 membres actifs et 100 000 honoraires.

LE CONCOURS DE LA FGSP A METZ EN 1920

Michaux, resté fidèle à sa terre natale, tenait à ce que l'un des premiers concours réalisés après la guerre, fut organisé dans les provinces recouvrées et en particulier à Metz.

Cette journée eut lieu le dimanche 25 juillet 1920. Elle fut l'objet d'un compte-rendu enthousiaste paru dans l'édition du «Lorrain» du mardi suivant. Réunissant 7000 gymnastes provenant de toute la France, elle débuta au petit jour, à 4 heures du matin, par le rassemblement des participants dans l'île Symphorien. Les compétitions intéressèrent de nombreux domaines : gymnastique d'ensemble, travail aux appareils, boxe, escrime, saut, course, ainsi que les poses plastiques. Le concours fut interrompu en fin de matinée, en vue de faciliter l'assistance à l'office religieux. Les sections, défilant derrière leurs 160 drapeaux, au rythme de leurs fanfares, se dirigèrent alors vers la cathédrale. La messe y fut célébrée en grande pompe par Monseigneur Pelt, évêque de Metz, en présence des autorités civiles et militaires dans un édifice comble. Après l'office, les sections se regroupèrent place Mazelle et dans les rues avoisinantes et se dirigèrent en rang vers le terrain de sport où se poursuivirent les concours.

LE DOCTEUR PAUL MICHAUX, 1854-1923

Cette journée qui passionna une partie importante de la population messine, fut pour Michaux, qui, bien que souffrant, avait tenu à participer à toutes les manifestations, une véritable apothéose consacrant l'engagement de toute une vie. Lors du banquet qui clôtura cette fête, un hommage lui fut rendu par Monsieur Winsback, maire de Metz qui le félicita «*d'être rentré à Metz en vainqueur, à la tête d'une aussi belle armée*».

C'est à la suite de la reprise des activités de la Fédération que le gouvernement tint à reconnaître enfin les efforts de Michaux. Il fut nommé chevalier de la Légion d'honneur au titre du ministère de la guerre, avec le motif suivant : «*s'est dépensé depuis plus de 20 ans à l'éducation physique de la jeunesse et à la préparation militaire*». Cette distinction lui fut remise par le Maréchal Foch au cours d'une cérémonie qui se déroula au Trocadéro le 20 mars 1921, en présence de 5000 gymnastes réunis à cette occasion. Son ancien condisciple du collège Saint-Clément lui déclara en aparté au cours de cette cérémonie : «*tu as été un des meilleurs artisans de la victoire*».



Affiche annonçant le concours de 1923

LE DOCTEUR PAUL MICHAUX, 1854-1923

Entre-temps le pape, en reconnaissance de son engagement dans les oeuvres catholiques, lui avait décerné la croix de commandeur de l'ordre de Saint-Grégoire le Grand.

DECES DE PAUL MICHAUX

La Fédération devait fêter en grande pompe le 25^e anniversaire de sa création à l'occasion d'un concours international de gymnastique, prévu à Paris les 21 et 22 Juillet 1923. Michaux qui avait soigneusement préparé cette fête fut malheureusement dans l'impossibilité d'y participer et d'assister à l'important défilé de 30 000 gymnastes sur les Champs Elysées. En effet il était souffrant et, confiné au fauteuil, il ne pouvait plus quitter la chambre.

Sa maladie fut longue : il fut suivi par un grand clinicien, son ami, le Professeur Paul Bard qui demeura impuissant devant l'évolution de l'affection. Michaux en suivit la progression avec sa lucidité de chrétien et de médecin.

Il mourut le 21 novembre 1923. Ses obsèques furent célébrées à l'église Saint-Thomas d'Aquin en présence de son ami, le maréchal Foch. L'absoute fut donnée par l'archevêque de Paris. A l'issue de la cérémonie religieuse, 3000 gymnastes défilèrent devant son cercueil. Le corps de Michaux fut inhumé au cimetière Montparnasse. Selon sa volonté, aucun discours ne fut prononcé sur sa tombe (16).

Son décès fut annoncé à ses pairs de la Société de Chirurgie, lors de la séance du 26 novembre 1923 par le président Mauclair. Celui-ci, après avoir relaté en quelques phrases la carrière du défunt, déclara : *«Paul Michaux était un sage. Il n'a voulu aucun discours sur sa tombe. Je vous ai simplement représenté à ses obsèques»*.

Un de ses élèves, Georges Marion, un des maîtres de l'urologie française, tint à lui rendre un vibrant hommage dans un long article publié dans la *«Presse Médicale»*, journal alors largement diffusé parmi les médecins.

La F.S.C.F. (Fédération sportive et culturelle de France) qui a pris la suite de la F.G.S.P.F. continua à vouer un véritable culte envers Paul Michaux. Son portrait est exposé dans le hall de son siège parisien. La médaille d'honneur qu'elle décerne à ses membres méritants est frappée à l'effigie de son fondateur. Par ailleurs lors de leurs réunions annuelles les dirigeants de la Fédération ne manquent pas d'effectuer un pèlerinage au Cimetière Montparnasse, afin de se recueillir sur la tombe de leur ancien président.

LE DOCTEUR PAUL MICHAUX, 1854-1923

Le souvenir de Paul Michaux reste vivant dans sa ville natale. La municipalité de Metz a tenu à rendre hommage à son concitoyen en donnant, en 1925, son nom à une rue dans un quartier situé à proximité du nouvel hôpital N. D. de Bon Secours, récemment construit, dont le nom rappelle celui de l'ancien établissement dans lequel son père, Victor Michaux, s'était autrefois illustré.

Le 19 juin 1948, l'UDJLL (17) qui est la filiale mosellane de la FCSF, célébra à Metz le 25^e anniversaire de sa fondation. A cette occasion un concours rassemblant 2000 gymnastes provenant de toute la région fut réalisé au stade Saint-Symphorien. A l'issue de cette manifestation une plaque commémorative fut apposée à la maison natale de Michaux, rue Mazelle.

Les dirigeants de la Fédération se sont à nouveau retrouvés à Metz, le 15 octobre 1998 afin de commémorer le 100^e anniversaire de la fondation de leur association. Une cérémonie se déroula rue Mazelle, devant la demeure familiale de Michaux.

Ainsi se perpétue la mémoire de cet excellent homme, parfait chirurgien, à l'activité bienfaitrice, croyant sincère et logique avec ses convictions, ardent patriote, qui a honoré la ville de Metz.



Médaille frappée par la FSCF à l'effigie de Paul Michaux



Plaque apposée à la maison natale de Paul Michaux, 8, rue Mazelle à Metz

NOTES

1. Un hôpital-amphithéâtre d'instruction destiné à former des chirurgiens militaires avait été installé à Metz dans des bâtiments construits à partir de 1732 au Fort-Moselle. Maintenu sous la Révolution, il fournit 700 chirurgiens aux armées de la République et de l'Empire. Il poursuivit ensuite son activité et continua à instruire des officiers de santé jusqu'au 30 avril 1850.
2. La Société des Sciences médicales de la Moselle fut fondée à Metz le 12 septembre 1819 à l'instigation de la Société académique des Lettres Sciences et Arts, devenue ultérieurement Académie nationale de Metz. Créée par un certain nombre de praticiens, en majorité militaires, la Société des Sciences médicales prit rapidement un important essor, rassemblant dans ses rangs l'élite du corps médical mosellan. Elle se réunissait une fois par mois afin d'entendre les communications de ses membres, dont elle assurait la publication dans ses Mémoires. Elle fut dissoute en 1870 à la faveur de la guerre franco-prussienne. Reconstituée en 1949 à l'initiative d'un médecin militaire, le Docteur Raymond Bolzinger, elle fêtera cette année le 50^e anniversaire de sa refondation. Elle assure toujours l'organisation de séances au cours desquelles ses membres peuvent présenter leurs travaux et leurs observations ; elle s'est également donnée pour mission de contribuer à l'enseignement post-universitaire en organisant des journées à thème.
3. Les RP Jésuites s'installèrent à Metz en 1662 et y ouvrirent le collège Saint-Louis. Celui-ci fut fermé en 1762 à l'occasion de l'expulsion de la congrégation du territoire français. Ils revinrent à Metz en 1852 et fondèrent le collège Saint Augustin. Ils acquirent en 1855 les locaux de l'ancienne abbaye royale Saint Clément. Celle-ci, fondée par les Bénédictins en 1565, subit un remodelage complet en 1663 ; le cloître ainsi que l'église datent de cette époque. L'abbaye fut sécularisée en 1790 et les locaux furent affectés en 1795 au ministère de la guerre qui en fit un entrepôt. Le collège Saint Clément, installé par les Jésuites en 1855, prit rapidement un important essor. La qualité de l'enseignement lui assura un nombre important d'élèves : ils étaient 450 en 1869. La premier août 1870 les élèves quittèrent l'établissement à la faveur des vacances et celui-ci fut transformé en ambulance le 12 août. Après la capitulation de Metz il fut partiellement occupé par un détachement prussien. Les cours reprirent cependant le 7 janvier 1871, mais la cohabitation de 95 élèves avec 1500 soldats brandebourgeois, cantonnés au collège à partir du 18 janvier, s'avéra difficile et fut source de conflits. Les vacances d'été furent fixées au 25 Juillet 1871 et la rentrée des classes au 4 octobre. Les cours se déroulèrent alors normalement. Les épreuves du baccalauréat et les concours d'entrée aux grandes écoles eurent lieu à Nancy. Le collège fut fermé le 4 août 1872, quelques jours avant l'expulsion des Jésuites de tout le territoire du Reich. Durant l'annexion les bâtiments servirent à la formation d'élèves instituteurs avant de devenir un établissement diocésain. Un hôpital y fut installé pendant la guerre de 1914-1918. Après l'armistice les Jésuites reprirent possession des locaux et y installèrent un collège qui fut fermé de 1940 à 1944. Réouvert après la Libération, en novembre 1945, il fut définitivement supprimé en 1970. Les bâtiments furent acquis par le Conseil régional qui y installa ses services. L'église fut offerte à la paroisse du Pontiffroy, la chapelle de la Congrégation, quant à elle, sert de salle de réunion au Conseil économique et social.

LE DOCTEUR PAUL MICHAUX, 1854-1923

4. Les «concertations» que l'auteur, lui même ancien élève du collège Saint-Clément, a connues, représentaient un élément de la pédagogie des RP Jésuites. Elles consistaient en des concours opposant les élèves d'une même classe, divisés en deux camps, s'affrontant au cours d'épreuves orales (par exemple sur le vocabulaire latin) ; un vainqueur sortait de ces épreuves après élimination successive des concurrents.
5. La Congrégation de la Sainte-Vierge, oeuvre de dévotion, était constituée d'un certain nombre d'élèves pouvant être cités en modèle à leurs camarades. Ses membres s'engageaient à observer la règle et à remplir leurs devoirs d'élèves et de chrétiens. Elle était placée sous l'autorité d'un élève dénommé «préfet» ; ses membres ne jouissait d'aucun privilège, mais devaient se dévouer envers les autres élèves.
6. Ferdinand Foch (1851-1929), né à Tarbes, futur Maréchal de France et généralissime des armées alliées était entré à Saint-Clément le 15 octobre 1869 afin d'y préparer le concours d'entrée à l'école Polytechnique. Les classes préparatoires du collège attiraient en effet des élèves provenant de toutes les régions de France. Il quitta le collège début août 1870, quelques jours après avoir subi les épreuves du concours.. Il s'engagea alors au 4^e de ligne à Chalon-sur-Saône mais l'armistice mit fin à cet état militaire. Il revint au collège en avril 1871, en classe de mathématiques spéciales et devint préfet de la Congrégation en mai. En août 1871 il réussit le concours et fut admis à l'Ecole polytechnique. Accompagné de son ancien condisciple, Paul Michaux, il effectua une visite officielle au Collège Saint-Clément le 28 juin 1919.
7. Le traité de Francfort signé le 10 mai 1871 entre la France et l'Allemagne mit fin à la désastreuse guerre de 1870. Il entérinait la cession à l'Allemagne des deux départements alsaciens, de la plus grande partie de celui de la Moselle et d'une partie de celui de la Meurthe, qui constituèrent le Reichsland Elsass-Lothringen (Alsace Lorraine). Les habitants eurent la possibilité de choisir la nationalité française à condition d'opter avant le 1er octobre 1872 et de quitter le territoire. Un bon nombre de Messins décidèrent d'émigrer ; la cité perdit ainsi ses élites : dirigeants, fonctionnaires, membres de professions libérales, industriels et commerçants.
8. Roupiou est un terme d'argot médical désignant un jeune étudiant volontaire pour fréquenter les services hospitaliers. A cette époque, en effet, le programme de la première année de médecine ne prévoyait pas de stage obligatoire à l'hôpital.
9. Louis Farabeuf (1841-1910), titulaire de la chaire d'anatomie de la Faculté de Médecine de Paris de 1886 à 1910, fut le chef de file de l'école anatomique française. Enseignant de qualité exceptionnelle et remarquable organisateur, il modifia l'enseignement de sa discipline. Il fut le créateur de l'anatomie topographique et rédigea un «*Manuel de médecine opératoire*» qui est resté le livre de référence de plusieurs générations de médecins et d'anatomistes.
10. Le prosecteur était un collaborateur du professeur d'anatomie. Nommé au concours, il dirigeait les travaux pratiques, s'occupait de la préparation des pièces d'anatomie, surveillait les séances de dissection effectuées par les étudiants.
11. Fondée en 1843, la Société nationale de chirurgie de Paris était composée de membres titulaires parisiens et de membres correspondants français et étrangers. Par décret du président de la République, en date du 28 novembre 1935, elle fut autorisée à modifier ses statuts et à porter le titre d'Académie de chirurgie, relevant ainsi celui de son ancêtre l'Académie royale de chirurgie, fondée par Mareschal sous le règne de Louis XV en 1731 et dissoute sous la Révolution.
12. L'Association française de chirurgie, dont l'auteur a l'honneur de faire partie, a été fondée en 1885. Elle réunit des chirurgiens français et étrangers et organise un congrès annuel en octobre. Le congrès n'eut pas lieu pendant les deux guerres mondiales. Le 100^e congrès s'est tenu à Paris en 1998, comme il est de règle, la seule réunion en province ayant eu lieu à Strasbourg en 1919, en hommage au retour à la France des provinces recouvrées.

LE DOCTEUR PAUL MICHAUX, 1854-1923

13. La Congrégation fut fondée en 1801 par un ancien jésuite, l'abbé Delpuits. Œuvre de dévotion, inspirée de celle qui existait dans les collèges de Jésuites, elle était placée sous la patronage de la Sainte-Vierge. Rassemblant au début six étudiants dont trois en médecine, elle prospéra rapidement en milieu universitaire. Sa fidélité au Pape lui valut d'être dissoute par l'Empereur en 1809. Elle fut reconstituée en 1814 par le RP Ronsin et groupa sous la Restauration environ 2000 membres recrutés dans l'aristocratie, l'armée, la magistrature et également parmi les médecins. Parmi ceux-ci il est possible de relever les noms de grands praticiens de l'époque : Laënnec, inventeur de l'auscultation, Cruveilhier, anatomiste, Bayle, interniste, Recamier, accoucheur. La Congrégation fut accusée par l'opposition gallicane et libérale d'ingérence dans le domaine public et de jouer un rôle important dans le parti ultra-royaliste. Elle ne survécut pas à la Révolution de 1830.
14. Théophile René Laënnec (1781-1826), connu pour la fermeté de ses convictions religieuses, fut nommé professeur à la Faculté de Médecine de Paris en 1805, puis au Collège de France en 1822. Il est connu par ses travaux sur l'application de l'acoustique à la connaissance des maladies respiratoires et pour avoir inventé le stéthoscope. Il fut l'un des fondateurs de la méthode anatomo-clinique, qui consistait à comparer les symptômes des maladies avec les lésions qu'elles provoquent. Il mourut prématurément de tuberculose pulmonaire.
15. La conférence Laënnec, dénommée de nos jours «Centre Laënnec», poursuit son activité sous la direction des Pères jésuites. Son directeur fut, avant la deuxième guerre mondiale, le RP Riquet dont on connaît la carrière : prédicateur à Notre Dame, grand résistant, déporté à Dachau en 1943. Le centre est actuellement dirigé par le RP Jean-Claude Deverre et présidé par le Professeur Jean Noël Fiessinger.

Le centre Laënnec poursuit sa mission de service et de formation des étudiants en médecine. Plus de 400 étudiants de la première à la sixième année, provenant de la plupart des onze facultés de médecine de la région parisienne, y sont actuellement inscrits. Il poursuit un triple objectif inspiré de la tradition pédagogique de la Compagnie de Jésus : soutien dans les études par le travail en équipe, ouverture aux questions professionnelles et sociales par des débats et des stages, formation humaine et spirituelle dans la tradition chrétienne, grâce à des groupes de réflexion et à l'assistance aux offices.

Il organise cinq fois par an des soirées-débats consacrées à des sujets d'éthique «les mercredis de Laënnec», ouverts à tous les médecins et professionnels de santé. Il publie depuis 1934 une excellente revue intitulée «*les Cahiers Laënnec*».
16. Après le décès de Paul Michaux, en 1923, la Fédération fut dirigée par François Hebrard jusqu'en 1955. Sous sa présidence elle obtint en 1932 la reconnaissance d'utilité publique. Après la Deuxième Guerre mondiale elle fut transformée en «Fédération sportive de France pour l'éducation physique et morale de la jeunesse chrétienne».

Vers les années 1960 les nouvelles orientations de l'Eglise privilégièrent les mouvements d'Action catholique au détriment des patronages. Un grand nombre de ceux-ci disparurent au profit de clubs sans référence religieuse, dirigés par des laïcs. La Fédération connut de ce fait, une période difficile. La référence chrétienne s'avérait impossible à maintenir du fait de l'évolution de la société et de la réduction de la pratique religieuse. Elle survécut cependant à cette crise et devint, en 1968, la F.S.C.F. (Fédération sportive et culturelle de France) et se maintient de nos jours. Ouverte à tous, sans distinction de croyances, elle se fait cependant une obligation de maintenir les idées humanistes issues de l'Evangile, dans laquelle tous ses adhérents se reconnaissent. Elle compte actuellement 500.000 membres, regroupés dans 1876 associations. Fédération sportive, membre du CNOSF (Comité national olympique et sportif français), elle continue à se battre contre un avenir de plus en plus commercial du sport. Elle défend la pratique sportive sous toutes ses formes :

LE DOCTEUR PAUL MICHAUX, 1854-1923

compétitions et loisirs et pour tous les niveaux, du champion au débutant. Elle reconnaît les activités culturelles au même titre que les activités sportives, qu'il s'agisse de chant choral, de danse, de musique ou de théâtre. Elle organise des séjours de vacances, souvent à dominante culturelle ou sportive.

Vieille d'un siècle, la Fédération a su s'adapter aux modifications de la société, tout en restant fidèle aux principes auxquels se référait son fondateur.

Elle est actuellement administrée par un conseil de 30 membres (dont un médecin) qui élit un bureau. Le président directeur général, actuellement M. Clément Schertzinger, est élu par l'assemblée générale. Elle est gérée par 20 permanents placés sous l'autorité d'un secrétaire général, M. Jean-Marie Jouaret. Elle publie un magazine mensuel «*les Jeunes*», tiré à 10 000 exemplaires.

- 17 «L'union départementale Jeanne La Lorraine» rassemble en Moselle 80 associations et adhère à la F.S.C.F. Ses activités concernent l'athlétisme, la gymnastique, le football, la gymnastique rythmique, le tennis de table et la musique. Son origine remonte à l'année 1921. Son premier président fut Robert Schuman auquel succéda M. Séchehaye maire de Woippy. De 1950 à 1969 elle fut dirigée par M. Magny, industriel à Metz. Son président actuel est M. Gabriel Spahn, maire de Walscheid.

REMERCIEMENTS

Je tiens à remercier de l'aide que m'ont apportée dans mes recherches :

- le professeur Dominique Bertrand, de Paris
- le RP Jean-Claude Deverre, sj, directeur du centre Laënnec de Paris,
- M. Charles Hiegel, conservateur aux Archives Départementales de la Moselle.
- M. J.M. Jouaret, secrétaire général de la F.S.G.F.
- M. Gabriel Spahn, maire de Walscheid, président de l'UDJLL,

SOURCES

Archives

Archives de l'Assistance publique-Hôpitaux de Paris.

Archives du Centre Laënnec, Paris

Archives de la F.S.G.F., Paris

LE DOCTEUR PAUL MICHAUX, 1854-1923

Bibliographie

BARBET (Pierre), *le Docteur Paul Michaux*, Paris. Editions Spes, 1925.

BARIETY (Maurice) et COURY (Charles), *Histoire de la Médecine*, Paris, Fayard, 1963.

BILLOT (RP), *Monsieur le docteur Michaux*, Paris, Mersch, 1898.

BUTTNER (Claude), JOUFFROY (Christian), MICHEL (André), STAUER (Nicolas), VOLTZ (Eugène), *Saint-Clément Metz*, Metz, Editions Klopp, 1994.

MARION (Georges), *Michaux (1854-1923)*, Paris, La Presse Médicale, 1923, n° 101, p. 2115-2117 .

QUEPAT (Nérée), *Dictionnaire biographique de l'ancien département de la Moselle*, Paris, Picard, 1887.